

Aurélia MARDON, Université de Lille 1, Clersé
Thème Pratiques et genre

Pratiques culturelles et sexualisation du corps des filles au moment de l'entrée dans l'adolescence

Mon intervention se propose de traiter de la question de la sexualisation du corps des filles au moment de l'entrée dans l'adolescence, en interrogeant, d'une part les pratiques culturelles des filles et, d'autres parts, le point de vu des parents et les pratiques éducatives parentales. On sait que les enfants revendiquent et bénéficient aujourd'hui d'une autonomie plus précoce, non seulement du fait de la transformation des modèles familiaux, mais aussi de l'arrivée des nouveaux médias de masse¹ et des nouveaux outils de communication². Cette autonomie s'exprime notamment sur le plan vestimentaire. Les filles peuvent ainsi sexualiser leur corps ou être tentées de le faire, en mobilisant des vêtements issus de l'habillement féminin adulte, bien plus précocement qu'elles ne le faisaient il y a encore quelques décennies.

Cette « précocité » engendre une inquiétude sociale qui s'exprime notamment à travers la presse familiale ou de vulgarisation de la psychologie. Un article publié à ce propos en janvier 2004 dans la revue *Psychologie magazine* et intitulé « *La mode perverse des enfants-femmes* » illustrera mon propos. Il impute le problème « *au matraquage publicitaire* » et à « *la crise de la famille* », quand il n'accuse pas les mères de « confondre » leur corps avec celui de leurs filles ou les parents d'être tout simplement démissionnaires. L'article attire également l'attention sur les dangers que peut susciter l'adoption d'une telle apparence par de très jeunes filles :

« Nombriil à l'air, string dépassant de leur jean taille basse, elles ont entre 7 et 12 ans. Initiateurs de cette nouvelle vogue, médias, pubs et marques se sont jetés sur ces proies idéales. Et les parents, dépassés ou complices, en mesurent rarement les dégâts. Enquête au cœur de la génération lolitas. »

En contrepoint à ces propos assez généralisateurs, ma communication souhaiterait montrer que les attitudes parentales face à une potentielle érotisation précoce du corps des filles sont socialement différenciées. Une précision méthodologique s'impose. Ma communication repose sur des entretiens réalisés avec des parents (une douzaine) et de jeunes collégiennes (une quarantaine) à propos de leurs pratiques vestimentaires. Elle repose également sur des observations dans les classes et la cour de récréation dans deux collèges de la banlieue parisienne, dans le cadre de ma thèse de sociologie qui portait sur la socialisation corporelle des préadolescentes et que j'ai soutenue à l'université de Paris X. Dans un premier temps, je vais présenter les pratiques vestimentaires de plusieurs collégiennes en lien avec leurs pratiques culturelles et leurs sociabilités puis je présenterai les attitudes éducatives des parents à propos du vêtement et enfin je m'attarderai sur la réception qu'en font les filles.

1 Meyrowitz, 1995.

2 Metton, 2006.

I. Pratiques culturelles des filles, et hypersexualisation du corps

Lorsqu'on s'intéresse aux pratiques vestimentaires de jeunes collégiennes, il est frappant de constater leur diversité. Il y a des filles qui adhèrent aux normes dominantes de la féminité et mobilisent même des tenues dérivées de l'habillement féminin tels que les talons hauts, les strings ou les dos nus pour construire leur apparence, des filles qui adhèrent en partie aux codes vestimentaires juvéniles mais sans érotiser leurs corps, ou encore des filles qui se situent encore dans un régime enfantin de l'apparence.

Pour illustrer la première tendance, je vais dresser le portrait d'une jeune collégienne qui se prénomme Emilie et qui vient d'entrer en classe de 6^e lorsque je la rencontre. Sa mère est employée et son père ouvrier. En entretien, Emilie explique aimer s'habiller à la mode en portant des pantalons pattes d'éléphants, taille basse et des t-shirt moulants. Elle se maquille également pour aller au collège. Le jour de notre rencontre, elle a souligné ses yeux d'un trait de crayon noir, et mis du fard foncé sur ses paupières. Elle possède des strings et des chaussures à talons, qu'elle porte parfois pour aller au collège. Son cas révèle bien, notamment, le rôle de l'identification aux modèles des stars dans l'adhésion aux normes dominantes de la féminité et dans l'érotisation précoce du corps des filles. Ce sont des vedettes issues du monde de la télé-réalité ou du R'n'B, goût musical que les filles affectionnent particulièrement au collège et qui font l'objet de leur passion collective. Par exemple, l'année dernière, Emilie était fan du groupe L5, formé à l'issue de l'émission « Pop Star ». Avec ses amies, elles chantaient les chansons de ce groupe et réalisaient des chorégraphies dans la cour ou lors de soirées pyjama, pendant lesquelles elles se prenaient en photo dans leurs plus beaux vêtements. A l'occasion d'un spectacle d'école, elles et ses amies ont choisi de chanter une des chansons de ce groupe. Elles se sont donc vêtues à l'image de leurs idoles en acquérant des t-shirt dos nu ou déchirés dans le dos, qu'Emilie a eu par la suite le droit de porter au collège.

Mais comme je vous l'annonçais d'entrer de jeu, toutes les jeunes filles que j'ai rencontrées ne témoignent pas d'un tel rapport au corps. Diane, 12 ans, par exemple, dont les parents sont infirmiers, porte des jeans moulants, comme le veut la mode dans son collège, mais elle ne se maquille pas, porte uniquement des bijoux de famille, ne possède ni dos nus, ni chaussures à talons, ni strings. Pas de traces donc, chez cette jeune fille, d'une éventuelle érotisation du corps, moins parce qu'elle ne s'identifie à aucun modèle de stars, ou parce que ces pratiques ne lui plaisent pas que par qu'elles sont en fait interdites par ses parents.

Même si toutes les collégiennes ne mobilisent pas très tôt des tenues dérivées de l'habillement féminin adultes, la tentation d'érotisation se retrouve tout de même chez nombre d'entre elles. Au cours des entretiens que j'ai réalisés avec elles, elles ont souvent évoqué leur souhait d'acquérir des strings, des dos nus ou encore des pantalons tailles basses. C'est le cas par exemple de Diane dont je viens de parler et qui affirme lors d'un de nos entretiens :

« [...] quand je vais dans les magasins avec ma mère, elle pique une crise de nerf. C'est des trucs qui arrivent ici, qui partent dans le dos, des dos nus et ma mère elle supporterait pas ça quoi. »

On sait que les comportements de « petites femmes » sexy de ces jeunes filles résultent, entre autre, d'une segmentation des marchés qui les cible comme consommatrices. Les magasins comme Etam lingerie, H&M, ou Kookaï proposent par exemple des modèles de strings spécialement pensés pour les adolescentes : l'objet est conçu en coton, matière privilégiée par cette classe d'âge, avec des motifs fleuris ou « comiques », tels les « snoopy » de la marque H&M, et des couleurs pastel, le but étant de les différencier de la lingerie féminine réalisée en dentelle, dans des colories plus affirmées ou des matières synthétiques. La marque Tammy (Etam pour les 8-16 ans) a même proposé des strings pour les enfants.

Mais on oublie souvent de rappeler que si les filles s'inscrivent dans de telles démarches ou sont tentées de le faire, c'est que ces comportements sont validés et valorisés par le groupe des pairs dans lequel elles sont insérées. Y adhérer, c'est pour elles, une manière d'affirmer qu'elles grandissent mais aussi de marquer leur adhésion aux normes du groupe des filles. Ceci explique qu'une jeune fille comme Elodie, considère, arrivée en classe de 5^e, le port d'un sous-vêtement tel que le string, à l'origine, je le rappelle, léger costume de scène des danseuses du Crazy horse, comme une évidence :

« En cinquième, y en avaient qui disaient : "Oui, j'en mets (des strings)". J'étais choquée. "Ab ! Déjà t'en mets ?" "Ben oui !" Et je fais : "Ta mère elle veut bien ?". Moi j'avais pas demandé parce que ça m'était pas venu à l'idée [...] et puis j'étais vraiment choquée et puis après au fur et à mesure, ben c'est tout à fait normal et j'ai demandé à ma mère. »
(Elodie, 14 ans)

On voit dans l'extrait d'entretien que je viens de vous lire comment le regard de cette jeune fille sur cet objet s'est progressivement transformé. De choquant, parce qu'érotique, et donc interdit à une petite fille, il devient, grâce au discours des pairs, un artifice « normal » pour affirmer son identité de jeune fille et son adhésion aux normes du groupe. On voit bien comment s'opère une sorte de banalisation de l'érotique par le biais du groupe des pairs. A ce titre, les chanteuses comme Britney Spears, qui font du jean taille basse et du string apparent leur costume de scène, ont résolument contribué à populariser de telles pratiques parmi les préadolescentes.

On a vu que les filles avaient des attitudes vestimentaires différentes et que même si nombre d'entre elles étaient tentées par des pratiques érotisant leur corps, toutes n'y accèdent pas. Pour comprendre cette situation, il faut s'intéresser au contrôle parental qui s'exerce sur elles, contrôle qui est socialement différencié, comme je vais le montrer dans la 2^e partie de mon exposé.

II. Des pratiques éducatives socialement différenciées

Tous les parents, quelle que soit leur appartenance sociale, s'étonnent de la précocité avec laquelle les filles réclament certains des attributs vestimentaires traditionnels de la féminité, comme cette mère qui explique :

« Au niveau du comportement c'est vrai qu'elle était toujours un peu en avance on va dire. C'est pour ça que je parlais de préadolescentes, elle voulait déjà ce que voulaient, ce que veulent les adolescentes à 14 ans, à 11 ans elle voulait déjà des choses. [...] Au même âge, on était loin de tout ça, on jouait, on jouait encore à la marelle, on jouait encore au ballon, c'était complètement différent. ».

Pourtant, selon leur appartenance sociale, les parents n'adoptent pas tous la même attitude face au désir des enfants. Dans les classes moyennes et supérieures, les filles se voient interdire l'accès précoce à des vêtements sexualisant trop leur corps selon les parents (dos-nus, strings, talons hauts etc.), qui sont considérés comme une source de danger physique et scolaire pour elles. L'usage de ces vêtements est notamment interdit avant l'entrée au collège, l'école primaire étant associée à l'enfance, âge des jeux et de l'insouciance vestimentaire. Ainsi, demander dès la classe de CM2 des chaussures à talons compensés et des vêtements « très courts », expose à un refus maternel catégorique :

« Un enfant, ça doit être habillé comme un enfant, ça doit être habillé correctement, sans que ce soit tape à l'œil, discret. »
explique Mme Sineau à sa fille.

Je parlais d'un refus maternel catégorique, parce que ce sont plus souvent les mères qui gèrent le domaine de l'apparence, d'une part parce qu'elles sont les responsables socialement désignées des corps de la famille, et d'autre part parce qu'étant qu'elles-mêmes plus spécifiquement soumises aux normes corporelles et vestimentaires, elles y sont particulièrement sensibles. Mais à ce propos, il y a un véritable

consensus entre les pères des classes moyennes et supérieures. Tous condamnent l'érotisation précoce du corps des filles. L'entrée au collège ne modifie en rien le point de vue des parents sur ce sujet puisque les filles de sixième et de cinquième que j'ai rencontrées dans les deux collèges de banlieue parisienne où j'ai enquêté ont été nombreuses à souligner que le port de vêtements dénudant le corps ou mettant en valeur le buste, comme les « dos nus » ou les vêtements « décolletés », les strings ou les chaussures à talons leur était interdit comme Diane :

« Les dos nus, ça c'est un truc, du genre : "Non, non pas tout de suite. T'as pas 16 ans, tu peux pas faire ça. Tu vas pas te promener dans la rue comme ça !" »

Les parents voient également dans l'usage de tels vêtements une source de danger physique pour les très jeunes filles, à cause des regards masculins sur leur corps, le corps féminin restant avant tout perçu comme un objet du désir masculin³. Par conséquent, ils les poussent à intégrer l'idée qu'elles doivent faire attention à la façon dont elles s'habillent. Ils insistent d'autant plus sur ce point qu'ils pensent que les risques pour les filles d'être importunées augmentent à ce moment de leur cycle de vie, parce qu'elles sont en train d'acquiescer, du fait de la puberté, des formes féminines. Diane, 12 ans, dont nous avons précédemment parlé, raconte comment le regard qu'elle a pu susciter chez des hommes adultes a renforcé le contrôle maternel :

*« Diane : C'est depuis mon voyage en Grèce où j'étais en train de passer devant un bar et t'as trois garçons qui m'ont regardé bizarre, trois adultes en plus tu vois. Ma mère elle m'a dit : "Oh là, là, ils sont en train de te regarder, fais gaffe, fais gaffe, fais gaffe." Ma mère elle m'a mis la pression, depuis elle veut pas que je m'habille trop...
Son amie Rosalie la coupe : Trop femme. »*

Les parents considèrent également que les filles et les garçons ne mûrissent pas au même rythme, ce qui renvoie à des stéréotypes de sexe. Par conséquent, ils redoutent l'attitude des jeunes garçons. Non seulement leur maturité est pensée comme plus tardive que celle des filles mais ils sont vus comme ayant du mal à maîtriser leurs pulsions. Mme Delignière, enseignante, explique à propos de sa fille, Aude, 13 ans, qui voudrait porter des jupes très courtes au collège :

« Il faut qu'elle comprenne que montrer son corps comme ça dans la rue c'est dangereux. Et puis les garçons sont bêtes à cet âge ! ».

La sexualisation du corps des filles est par ailleurs source d'un second type de danger pour les parents le danger d'échec scolaire. Nombre d'entre eux insistent auprès des enfants sur la nécessité à cet âge de se consacrer aux études. On sait que les parents des classes moyennes et supérieures mettent souvent en œuvre un effort éducatif, rationnel et maîtrisé, et se présentent comme des auxiliaires de la scolarité en poussant leurs enfants à pratiquer des activités éducatives, dont ils pensent qu'elles seront, à termes, scolairement utiles⁴. Or, l'apparence est considérée comme un domaine susceptible de détourner les filles de cette préoccupation plus essentielle. Mme Joncour en prend pour preuve auprès de sa fille, les résultats scolaires des amies qu'elle a fréquentées durant son année de 5^e, et qui l'ont poussée à arborer pantalons taille basse et strings :

« Elle s'est très vite rendue compte parce que j'ai résisté tant et plus sur le string, que effectivement, j'avais pas eu tort. Que effectivement, toutes ses petites copines, qui avaient laissé le string hautement dépasser du pantalon avec des paillettes et des trucs pendant ces deux dernières années, finalement sont de mauvaises élèves, qui ont redoublé ! »

3 Guichard-Claudic et Kergoat, 2007.

4 Dubet et Martuccelli, *op. cit.*

Dans le discours de cette mère, déléguée des parents d'élève de la classe de sa fille, les filles en arrivent même à être érigées en perturbatrices de l'ordre scolaire. C'est flagrant lorsqu'elle décrit avec minutie le cours de mathématiques où l'attention des filles, comme celle des garçons, se trouve détournée par la mode des pantalons « *taille basse* » que les filles associent parfois à des strings. C'est bien le climat studieux qui devrait avoir cours en classe qui est rompu par les codes vestimentaires des préadolescentes ainsi que leurs attitudes corporelles :

« Mais y en avait tellement, y'en avait tellement qui se maquillaient en classe déjà. Et puis ce port du string à paillettes, là, qui débordait. Avec les filles qui prenaient des poses alanguies en cours de math pour faire voir au prof que... Je lui disais : "Mais en cours de math, on a autre chose à faire que de faire voir son string". On écoute le cours et on fait les exercices enfin... A tel point qu'il y avait une prof qui leur faisait remettre leurs manteaux l'hiver en classe pour ne pas avoir à voir le string, parce que bon les garçons se mettaient toujours au fond et regardaient les strings. C'est tout bête mais voilà. Donc sur 30 élèves, il y a 15 filles devant, il y en a 15 derrière qui bossent pas et puis les filles pensent pas forcément à bosser parce qu'elles sont conscientes qu'on les regarde [...] »

Le risque pour les parents paraît d'autant plus grand que cette apparence est à même de garantir aux filles un certain succès auprès des garçons. Les parents des classes moyennes et supérieures entendent contrôler l'apparence de leurs filles afin qu'elles adhèrent à un modèle féminin qui ne soit pas uniquement centré sur le domaine de l'apparence et la vie amoureuse.

L'interdit posé par les parents des classes moyennes et supérieures concernant l'usage de tenues dérivées de l'habillement féminin adulte se lève progressivement avec l'avancée en âge des filles. Celles-ci reviennent en effet souvent à la charge au cours du temps afin d'obtenir le droit d'acquiescer les vêtements qui leur avaient été refusés. Les parents reconnaissent que les filles ont le droit, avec l'entrée progressive dans l'adolescence, de mettre en valeur leur corps en usant de tels vêtements, mais ils accompagnent et surveillent leurs pratiques, interviennent pour recadrer ou réorienter, et négocient avec la jeune fille au cas par cas. Elodie, par exemple, s'était vue refuser l'achat d'un string à l'âge de 11 ans. Comme nombre d'autres parents, sa mère la trouvait beaucoup trop jeune pour porter ce type de sous-vêtement. Celui-ci étant couramment utilisé par ses amies, Elodie renouvelle sa requête deux ans plus tard. Sa mère, Mme Sineau, accepte finalement une année plus tard. Elle explique :

« Les strings, j'ai fini par céder. C'est vrai que ça a commencé il y a à peu près deux ans et au départ je lui ai dit non. Toujours question d'âge. C'est vrai qu'une petite qui a 10 ans, 11 ans... elles sont tellement jeunes pour porter des sous-vêtements de ce genre et puis après tout je me suis dit, c'est vrai que... après tout autant qu'elle essaie, un jour ou l'autre c'est elle qui changera peut-être d'avis d'elle-même.[...] Et puis en plus c'est vrai que c'est en dessous, ça se voit pas, et puis en fait, je m'en aperçois maintenant, c'est vraiment entre filles, c'est vrai que c'est pas un atout, c'est pas pour plaire, c'est vraiment la mode et puis on en parle entre fille du même âge, c'est pas pour le montrer. C'est surtout le plaisir de le porter et de se le montrer entre elles. »

Comme le révèle son propos, les raisons qui l'ont poussée à accepter cette acquisition sont multiples. Il y a en premier lieu le sens que les filles accordent à cette pratique. Mme Sineau, on le voit bien, a compris qu'il ne s'agissait pas d'un objet de séduction pour les filles, mais d'une mode partagée par ces dernières, qui avait avant tout un sens pour les filles entre elles. Ensuite, sa conviction profonde qu'il ne s'agit que d'une « *passade* » sans grande conséquence sur son apparence future. Malgré tout, elle tient à déterminer non seulement la facture de l'objet, mais aussi les conditions de son usage et de son association avec les vêtements. Et vous allez le voir la notion de vigilance revient de manière récurrente dans son propos. Elodie apprend qu'il convient d'en acquiescer dans des tons « *neutres* » ou « *pastel* », et des matières « *simples* » comme le coton, et surtout de ne pas le laisser apparaître :

« Cela dit je reste vigilante et je regarde quand même ce qu'elle prend comme string. Y a des strings qui sont quand même adaptés à des jeunes et des strings qui sont vraiment... c'est de la lingerie féminine et là non je veux pas qu'elle achète quelque chose en dentelle (rires), voyez ce que je veux dire. Donc voilà, cela dit après je me dis de toutes façons, ça lui passera. C'est vrai que ça fait pas de mal, ça fait pas de mal physiquement, moralement, c'est un effet de mode et puis bon ça passera. Et puis bon après c'est aussi une question de confiance. C'est vrai, même si elle porte un string, elle le montre pas donc, quand elle porte un pantalon je le vois pas, c'est discret donc... Et puis à ce niveau elle porte ce qu'elle veut et puis je reste vigilante, je me dis qu'après tout ça lui passera un jour ou l'autre. Peut-être que l'année prochaine, ce sera les culottes petit bateau et qu'elle aura plus envie de porter ce genre de choses. »

La surveillance des parents vise à faire comprendre aux filles qu'elles doivent prendre garde de ne pas « provoquer » les hommes et les garçons qui sont susceptibles d'interpréter leurs attitudes corporelles comme un geste leur étant destiné⁵ Clair, 2008. Afin qu'elles puissent mettre en valeur leur corps sans pour autant se mettre en danger, les parents leur transmettent des règles à maîtriser. Celles-ci participent de l'apprentissage d'une « féminité respectable »⁶ ou d'une féminité « mesurée », comme en témoigne l'exemple du maquillage. Cette pratique est acceptée à des âges très différents selon les familles, et de manière progressive, souvent à l'occasion de fêtes de famille, mais elle donne systématiquement lieu à la transmission d'une morale de la discrétion et de la mesure, comme en témoigne cette mère :

« Si on va dans la famille, c'est vrai qu'elle a droit au maquillage mais c'est discret et puis c'est adapté à son visage. Parce que je lui disais aussi : "Ça sert à rien de se maquiller et puis que ça fasse extrêmement laid, je veux dire, tu as un joli visage, c'est pas la peine de l'alourdir." Si tu veux te maquiller, effectivement il faut que ce soit très très discret et que ça reste beau. Le maquillage outrancier, qui en plus l'enlaidit, je vois pas trop l'intérêt, donc j'essaie de lui dire ça. »
(Mme Sineau)

Les filles apprennent également la nécessité d'adapter leurs pratiques vestimentaires aux temps et aux lieux du jeu social. Mme Joncour explique ainsi à sa fille de 14 ans :

« La elle postule pour faire son stage de troisième dans une école primaire. Bon c'est pas sûr du tout qu'elle y rentre mais je lui ai dit, en aucun cas, tu peux aller encadrer des élèves de cm1, CM2 le ventre à l'air ou des choses comme ça. »

De la même façon, les parents veillent de manière quotidienne aux associations vestimentaires des filles avant qu'elles se rendent à l'école. Ainsi, lorsqu'une mère comme Mme Delignère accepte que sa fille cadette, Aude, âgée de 13 ans, porte des pantalons « taille basse », ce n'est pas sans intervenir systématiquement lorsqu'elle les associe avec un débardeur court. La manière dont les parents socialisent les filles à l'apparence se comprend en référence au principe révélé par Claude Zaidman⁷ à propos des relations filles/garçons à l'école primaire, et qui veut que les premières se comportent en fonction de la façon dont « on » sait que les garçons vont réagir. Les préadolescentes doivent s'habiller en fonction de la façon dont « on » sait que les garçons et les hommes vont réagir et toute l'éducation qu'elles reçoivent au sein de leur milieu familial vise à leur faire intérioriser cette norme.

Dans nombre de familles populaires, la tolérance à la précocité est plus grande puisque, dès lors qu'elles souhaitent porter des vêtements mettant en valeur leurs corps, nombre de filles sont soutenues, à la fois financièrement et symboliquement dans cette démarche. Par exemple, lorsque l'institutrice de la fille de Mme Dureau (employée) propose d'organiser un spectacle sur le thème du groupe des L5, très populaire parmi les élèves de sa classe, celle-ci trouve l'idée « excellente », parlant à propos des chorégraphies de ses filles d'« art corporel » que l'enseignante a eu l'intelligence d'exploiter. Non

5 Clair, 2008.

6 Marylène Lieber 2008.

7 1996.

seulement elle achète pour sa fille Emilie les vêtements de ses idoles (des « dos nus » et des T-shirts « déchirés » dans le dos) pour ce spectacle mais l'autorise également par la suite à les utiliser de façon quotidienne et notamment à se rendre au collège ainsi vêtue. Ces mères considèrent les pratiques vestimentaires de leurs filles, qu'il s'agisse des « tops » échancrés, des T-shirts laissant apparaître le ventre ou des strings, comme d'une étrangeté amusante :

« Non mais c'est rigolo. Je m'en amuse à la limite. Les gamines, elles aiment bien le petit ventre à l'air, moi je trouve ça mignon. »

(Mme Rogerat profession : employée, profession du conjoint : agriculteur)

Même si cette mère explique « prêter attention » à la manière dont sa fille s'habille, cette surveillance reste très ponctuelle. De son côté Mme Dureau explique qu'elle n'a « *pas eu trop à stopper jusqu'à présent.* ». C'est même elle qui a acheté un string à Emilie l'année passée. Sur cette question d'ailleurs, le couple parentale n'est pas toujours en accord. Les pères peuvent condamner sévèrement la précocité de leurs filles à la différence des mères, mais sans forcément arriver à imposer leur point de vue dans ce domaine le plus souvent géré par les femmes. C'est ce dont témoigne le cas de la famille Rogerat. Mme Rogerat explique que son mari fait parfois « des bonds », à propos de l'apparence de sa fille, le présente comme « sévère » alors qu'elle se définit comme « plutôt cool », à ce propos. Elle reconnaît également qu'elle joue le rôle de tampon entre le père et la fille, souvent au profit de cette dernière. Alors comment expliquer la plus grande tolérance des familles populaires, et notamment des mères, à la précocité des filles ? Ce n'est pas dans les pratiques vestimentaires de ces dernières qu'il faut trouver une explication à cette tolérance. En effet, les mères que nous avons rencontrées ont des rapports très diversifiés à ce domaine. Mme Rogerat par exemple se définit comme quelqu'un de peu « féminin ». Elle considère les jupes et les robes comme des vêtements contraignants et privilégie donc un vêtement « sportif », « confortable » et relativement unisexe : jean, polaires et pulls, n'usant par ailleurs jamais de maquillage. De son côté, Mme Dureau explique qu'elle porte généralement des jupes « classiques ». Il y a donc une différence prononcée entre les normes vestimentaires de ces mères et celles de leurs filles. En fait, c'est plutôt du côté du rapport à la télévision et aux émissions de télé-réalité musicales qu'il faut se tourner pour comprendre les positions des parents d'origine populaire à l'égard de la précocité des filles. Le visionnage d'émissions tels que *Star academy* ou *La nouvelle star* s'effectue dans ce contexte de manière collective et suscite des discussions au sein de la famille, l'apparence des participants faisant l'objet de nombreux commentaires. La plus grande tolérance des mères et plus largement des parents s'inscrit également dans une volonté de la part de ces familles de soutenir la sociabilité de leurs filles, qu'ils savent dépendre de l'acquisition de certains attributs vestimentaires. Mme Dureau explique : « *C'est une appartenance à cet âge là, on peut pas l'éviter même si moi je partage pas. Je peux pas l'habiller comme moi.* ».

Elle provient également probablement du fait que, dans ces milieux, et plus particulièrement dans les franges ouvrières, ce sont des identités sexuées traditionnelles qui sont valorisées⁸. Enfin, on peut faire l'hypothèse que ces parents voient dans le corps et l'apparence, au même titre que la réussite scolaire et le diplôme dans d'autres milieux sociaux, un « capital » à cultiver, un capital à entretenir, parce qu'il pourrait être rentable sur le marché du travail et permettre l'accès à des emplois de services.

Cette plus grande tolérance à la précocité ne signifie pas pour autant que, dans les classes populaires, on ne transmette pas aux filles un certain nombre de normes concernant l'usage des vêtements. Mme Girard, qui autorise sa fille Amélie, âgée de 11 ans depuis quelques mois à porter du fard à paupières et du rouge à lèvres pour aller à l'école, interdit les couleurs « trop foncées » ou trop « marquées », qu'elle associe à l'image d'une femme « vulgaire », au profit de couleurs pastel ou

8 Schwartz, 1990.

brillantes. Elle n'a d'ailleurs pas accepté que sa fille acquière des pantalons taille basse en cm2 et a attendu son entrée au collège pour l'autoriser. Si sa fille possède des strings, c'est que c'est sa tante qui les lui a offerts. Enfin, Tout en ayant accepté d'acheter un dos nu à sa fille lorsqu'elle avait 11 ans, elle tient également à délimiter l'usage que celle-ci fait de ce vêtement. Elle refuse qu'elle le porte pour aller au collège, ou encore lorsqu'ils se rendent à des réunions familiales :

« Quand tu seras plus âgée, tu mettras ce que tu voudras mais tu ne mets pas des trucs comme ça à la maison ou devant certaines personnes en plus la famille, tu t'habilles correctement. J'essaie qu'elle s'habille au moins correctement. Sur le bord de la plage, c'est pas grave, ça c'est des trucs pour mettre au bord de la plage. Maintenant faut quand même rester correcte avec les gens ! »

On a vu que les attitudes éducatives parentales jouaient un grand rôle dans l'accès des filles à des vêtements féminins dérivés de l'habillement adulte, ce qui explique, que les filles n'obtiennent pas toutes le droit de les utiliser au même moment. On a également vu que lorsque ce droit était obtenu, les parents posaient des conditions à l'usage de tel vêtement. Mais, que les parents émettent des assignations ne signifie pas que les filles les intériorisent systématiquement. Dans le dernier point de mon intervention, j'aimerais essayer de voir si les filles, une fois qu'elles ont obtenu le droit de porter les tenues dérivées de l'habillement féminin adulte, respectent les conditions définies par les parents pour qu'elles utilisent ces vêtements.

III. Adhésion, contournement et résistance.

Plusieurs éléments révèlent que les filles respectent les normes transmises par les parents. En premier lieu, le fait que de nombreuses collégiennes rencontrées soulignent presque systématiquement ne pas porter certains vêtements dénudant leur corps (décolletés trop plongeants, jupes trop courtes), ne pas se maquiller de manière trop prononcée ou ne pas laisser transparaître leurs sous-vêtements dans la sphère publique. Aude par exemple explique qu'elle sait devoir faire attention aux associations qu'elle choisit et dit prendre garde à ne pas dévoiler dans la sphère publique les strings que sa mère a finit par l'autoriser à acheter :

« Par contre si elle me voit avec un pantalon taille basse et un string qui dépasse et un haut court, elle va vachement m'engueuler mais en général je suis pas habillée comme ça. En général je fais attention à ce que ça dépasse pas. »

En second lieu, le fait que lorsqu'elles évoquent leurs « stars » préférées, nombre de jeunes filles disqualifient certaines de leurs pratiques vestimentaires. Lise, 12 ans, en classe de cinquième, affirme à propos des chanteuses Britney Spears et Jennifer qu'elle apprécie : « Ben des fois c'est un peu trop... décolleté, j'aime pas trop ». Elles affirment par ce biais non seulement qu'elles ne sont pas des fans mystifiées mais également qu'elles maîtrisent les codes du « bon goût ».

Pourtant, il arrive que les filles contournent les normes définies par les parents. Ce contournement résulte en grande partie de l'influence des pairs. Amélie par exemple, est très amie avec une autre jeune fille, Emilie, 12 ans, sa voisine, dont j'ai précédemment parlé, avec qui elle vient d'organiser sa première « boum ». Les parents de cette amie ne voient pas d'inconvénients à ce que leur fille porte des dos-nu. Ils l'autorisent à se maquiller de façon bien plus prononcée qu'elle. Influencée par cette amie, Amélie considère de ce fait les limites imposées par sa mère comme illégitime. Elle porte ainsi un dos-nu pour aller au collège, alors que sa mère le lui avait interdit et, grâce à sa trousse de maquillage, se maquille bien plus largement qu'elle n'y ait autorisée. Comme d'autres, elle développe des pratiques en secret, préférant éviter de négocier avec ses parents ou d'entrer en conflits avec eux.

Les jeunes filles ne sont généralement pas avares de détails concernant ces stratégies, parce que elles témoignent de leur capacités à s'autonomiser par rapport à leurs parents. D'ailleurs ces stratégies

ne sont pas systématiquement mobilisées par les collégiennes pour porter des vêtements érotisant leur corps mais parfois aussi tout simplement pour adhérer aux modes vestimentaires locales. Par exemple dans un des collèges où j'ai enquêté, une année, la mode était de porter une jupe sur un jean. Certaines jeunes filles dissimulent le maquillage dans leurs poches, profitent du départ de leurs parents avant l'école pour choisir ce qu'elles veulent porter et comment associer leurs vêtements, ou se changent dans l'ascenseur, voire même au coin de la rue. Pour que de telles stratégies fonctionnent, il convient de prévoir l'heure à laquelle les parents rentrent à la maison. Parfois même, il faut obtenir la complicité d'un petit frère ou d'une petite sœur afin de ne pas être dénoncée. Surtout, il ne faut pas oublier de réadapter sa tenue en présence des parents. Une salopette qu'on oublie de remonter avant de rentrer chez soi, du fard trop prononcé sur les paupières et le conflit ne manquera pas d'éclater.

Certaines collégiennes contournent également les injonctions des protagonistes du monde scolaire, qui sont très proches de celles des parents des classes moyennes et supérieures. Conseiller principal d'éducation, Principaux, assistants de la vie scolaire ou médiateurs, qu'ils soient hommes ou femmes vitupèrent continuellement contre la façon dont les filles associent pantalon taille basse et T-shirt découvrant leur nombril, l'affection que certaines portent aux minijupes « très courtes », et au maquillage « trop prononcé ». Quant on sait que les enseignants de lycée imaginent avant tout leurs élèves au masculin⁹, on comprend que les manifestations de féminité des jeunes collégiennes puissent agacer les professeurs et le personnel administratif. Elles introduisent de la féminité dans un espace qui est censé en être dépourvu. Les filles usent de diverses tactiques pour assurer leur intégrité vestimentaire dans le cadre scolaire. Des élèves de cinquième du collège Vinci expliquent par exemple malicieusement qu'il suffit d'adapter sa tenue en la présence des surveillants « *Tu tires sur le T-shirt et c'est bon !* ». D'autres essaient de prendre les adultes à leur propre jeu en les renvoyant à leurs attitudes vestimentaires, ou esquivent toutes remarques.

Conclusion

Pour conclure, je dirai qu'on ne peut comprendre les phénomènes de sexualisation précoce du corps des filles qu'en les replaçant non seulement dans l'univers médiatique qui les véhiculent auprès des filles mais aussi et surtout en s'intéressant à la sociabilité juvénile qui la porte. On ne peut également porter un regard sur ces phénomènes sans s'intéresser aux pratiques éducatives des parents, qui, en fonction de leur appartenance sociale, résistent plus ou moins au brouillage des âges entraîné par l'univers médiatique et les stratégies commerciales.

Références bibliographiques :

- Céline Metton, 2006, *Devenir Grand. Le rôle des technologies de la communication dans la socialisation des collégiens*, Thèse de Sociologie EHESS.
- Joshua MEROWITZ, 1995, « La télévision et l'intégration des enfants. La fin du secret des adultes. » *Réseaux* n°74, p : 55-88.
- Nicole Mosconi 1989, *La mixité dans l'enseignement secondaire : un faux-semblant ?*, Paris, PUF.
- Olivier Schwartz, 1990, *Le monde privé des ouvriers*. Paris : Puf.
- Claude Zaidman, 1996, *La mixité à l'école primaire*, Paris, L'Harmattan.
- Marylène Lieber, 2008, *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*. Paris : Presses de Sciences Po.

⁹ Mosconi, 1989.



Enfance & Cultures

Actes du colloque international, Ministère de la Culture et de la Communication –
Association internationale des sociologues de langue française – Université Paris Descartes,
9es Journées de sociologie de l'enfance, Paris, 2010
<http://www.enfanceetcultures.culture.gouv.fr/>

Clair Isabelle (2008) *Les jeunes et l'amour dans les cités*. Paris : Armand Colin.
Yvonne Guichard-Claudic, et Danielle Kergoat, 2007, « Le corps au prise avec l'avancée en mixité. », *Cahiers du genre*, n°42.
François Dubet, Danilo Martuccelli, 1996, *A l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Seuil.

Citer cet article :

Aurélia Mardon, « Pratiques culturelles et sexualisation du corps des filles au moment de l'entrée dans l'adolescence », in *Actes du colloque Enfance et cultures : regards des sciences humaines et sociales*, Sylvie Octobre et Régine Sirota (dir), [en ligne] <http://www.enfanceetcultures.culture.gouv.fr/actes/mardon.pdf>, Paris, 2010.